

Périphériques

La culture à Saint-Martin-d'Hères - de avril à juin 2018 - n° 85



© Isaac Cordal

L'ART URBAIN, SCÉNOGRAPHIE DU QUOTIDIEN

Initié par la galerie Spacejunk, le Grenoble Street Art Fest est le premier festival en Europe à montrer le Street Art dans toute sa globalité et sa pluralité de disciplines. La ville de Saint-Martin-d'Hères a souhaité s'associer à sa 4^e édition, rejoignant ainsi sa dimension métropolitaine au côté du Domaine universitaire, de Grenoble et de Fontaine. Dans ce cadre, le sculpteur espagnol, Isaac Cordal, connu pour inventer une scénographie du minuscule, sera l'invité de L'Espace Vallès où il proposera sa vision empreinte d'humour et de mélancolie de la comédie humaine.

Sommaire

■ Résidence : Théâtre du Réel en créations...

Scène > p. 2-5

■ Jennifer Anderson, récit de vie

Scène > p. 6-7

■ Bal de la liberté

Scène > p. 8

■ Festival Trois petits pas au cinéma

Cinéma > p. 10

■ L'art court les rues

Art urbain > p. 11-13

■ Isaac Cordal, La comédie humaine

Art contemporain > p. 14-15

Un théâtre mythologique ■



Gilles Boulan vit et travaille à Caen. Il est l'auteur de nombreuses pièces, dont plus de la moitié ont fait l'objet de créations – scéniques ou radiophoniques –, de lectures ou de publications. Il a travaillé avec de nombreuses compagnies, animé le Prix Godot des lycéens et organisé au sein du Panta Théâtre de Caen des rencontres avec des écrivains de théâtre. À l'instar du Théâtre du Réel, sa démarche s'inscrit dans l'éducation populaire : il a ainsi mené un projet de théâtre itinérant sur un camion, *La Famille magnifique*.

Sa pièce *Le Chemin de la maison*, a été publiée aux éditions de L'Aiguille en 2013. Elle sera créée pour la première fois par le Théâtre du Réel, en avril 2018.



Direction des affaires culturelles,
Maison communale,
111 avenue Ambroise Croizat,
38400 Saint-Martin-d'Hères,
téléphone : 04 76 60 73 32

Internet :

www.saintmartindheres.fr

Directeur de la publication :

David Queiros.

Rédactrice en chef :

Hélène Millieux.

Rédaction :

Danielle Maurel-Balmain,

Jean-Pierre Chambon.

Dépôt légal : avril 2018

ISSN 1165-0052

Conception :

Direction de la communication.



3

© Théâtre du Réel

P – Ce texte a une histoire d'abord collective, pouvez-vous la rappeler ?

G.B. En 2005, l'équipe du Panta Théâtre de Caen a décidé de travailler autour du conflit israëlo-palestinien, sans savoir comment aborder ce sujet compliqué. On m'a alors demandé de réunir tout un matériau dramaturgique, c'est-à-dire un mélange de documentation historique, mais aussi de témoignages et aussi bien sûr de littérature. J'ai ainsi alimenté le chantier, et Philippe Ducros et Mohamed Kacimi ont écrit chacun une pièce. Mais il m'est resté toute cette information, immense, et surtout l'obsession d'une phrase du poète Mahmoud Darwich qui figure d'ailleurs en exergue du livre : « *La maison est plus belle que le chemin de la maison* » et qui a donné son titre à la pièce. Je voulais déployer cette très belle image..

P – Le mot Palestine ne figure pas dans le texte. S'agit-il de lui donner une dimension universelle ? De refuser un parti pris politique ?

G.B. Cette pièce ne prend pas parti, il ne s'agit pas d'un texte politique, mais plutôt mythologique ou poétique. Il parle de l'exil et du retour, ce retour si présent dans la conscience collective des Palestiniens, mais aussi celle des Juifs. Le travail d'un auteur, c'est de témoigner, de porter un autre regard, d'ouvrir son texte sur des questions, pas de donner des réponses. Par ailleurs, il est difficile de parler d'événements récents – surtout quand ils sont si brûlants –, alors que nous manquons de recul et que les historiens n'ont pas fait leur travail. J'ai donc composé ce personnage du voyageur sans nom qui revient au pays après un long exil plutôt en m'appuyant sur la figure d'Ulysse.

© DR

P – Vous avez écrit d'autres pièces qu'on pourrait qualifier de politiques, en tout cas qui s'emparent d'un matériau historique fort... La guerre d'Algérie, Lampedusa, Oradour-sur-Glane...

G.B. Chaque pièce interpelle chez son auteur sa propre biographie. Je suis arrivé enfant à Caen, dans une ville détruite par la guerre, après avoir quitté la région parisienne, alors bien sûr les souffrances de l'exil, la question du départ et de l'ailleurs s'ancrent dans cette origine. Ma pièce Kinderzimmer parle d'Oradour, de la culpabilité des bourreaux allemands, de la question pour chacun de savoir ce que ses parents ont fait pendant la guerre. Quant à l'Algérie, j'ai vécu enfant le silence qui entourait le départ des jeunes appelés. Il y a là sans

doute une ligne forte très personnelle qui traverse ces textes. J'ai par ailleurs en cours un nouveau projet sur la disparition. Le théâtre, c'est bien cet endroit où on fait parler les morts, non ?

Le Chemin de la maison

Par le Théâtre du Réel, sur un texte de Gilles Boulan

Mercredi 25 avril, 20h à L'heure bleue

Séance scolaire le mardi 24 avril à 14h15

Répétition publique le 17 avril à 19h

Étranges frontières ■

En résidence à L'heure bleue jusqu'en 2019, le Théâtre du réel a placé cette aventure au long cours sous le signe d'une réflexion sur les frontières, qu'elles soient réelles, intimes ou imaginaires. En ce printemps 2018, l'équipe réunie autour d'Yves Doncque présente le 25 avril sa création de la pièce de Gilles Boulan, *Le Chemin de la maison*. Un texte dramatique et poétique pour parler d'errance et d'exil, évoquant sans jamais la nommer la Palestine. Un travail collectif d'appropriation a conduit la troupe sur divers plateaux de la région lors de mini résidences de travail, avant la présentation publique le 25 avril prochain.

4

L'année 2017, première étape de la résidence du Théâtre du Réel à L'heure bleue, a été marquée par la création du spectacle *Y a-t-il trop d'étrangers dans le monde ?* Dans la petite ville d'Issy (et d'ailleurs ?), une communauté d'habitants, perturbée par l'ouverture d'un centre d'accueil pour migrants, offre aux spectateurs un kaléidoscope d'attitudes et de représentations, dans une tonalité à la fois réaliste et poétique. Parce que le Réel a de la suite dans les idées, on notera avec intérêt que cette première création se prolonge par une commande d'écriture passée à trois auteurs, dont Gilles Boulan, auteur du texte de la prochaine création de ce printemps. Chacun pourra en quinze minutes donner sa propre voix ou proposer ses nouvelles questions sur le même ardent fil conducteur des migrations et des frontières.

D'ici là, l'équipe artistique et technique met la dernière touche à la création 2018, imaginée à partir de la pièce de Gilles Boulan, *Le Chemin de la maison*, publiée en 2013 et dont ce sera la première mise en scène. Un choix que l'auteur lui-même n'hésite pas à qualifier de « courageux », tant le sujet – bien que pas explicitement nommé – peut sembler périlleux. Cette pièce met en effet en scène un écrivain installé en France qui retourne au

pays, retrouver le chemin de sa maison, dont il a gardé la clé en promettant à sa mère d'en prendre soin. L'ombre conjointe de l'écrivain palestinien Mahmoud Darwich, chassé de la maison familiale en 1948, et d'Ulysse, lui aussi poussé hors de chez lui par la guerre, plane sur ce texte choral et universel.

Au fil de plusieurs résidences de travail, dont récemment à l'Espace Paul Jargot à Crolles, à La Faïencerie à La Tronche et au Théâtre du Rond Point à Valréas (84), l'équipe artistique a mis au point un dispositif frontal, notamment scénographique. Un système de grilles découpe en effet l'espace scénique, rappelant le mur israélien, les checkpoints, la coupure des territoires. « *Le texte est lyrique, très poétique, précise Yves Doncque, cela nous permet d'être davantage dans la réalité quotidienne, dans une sorte d'inscription quasi documentaire des personnages et des faits. De la même manière, le travail sur la bande son est très réaliste. Et surtout la redécouverte de Mahmoud Darwich, notamment à travers un livre d'entretiens, a beaucoup compté pour notre travail, sa conscience politique, les épreuves de l'exil, le chemin que lui-même a parcouru... Nous avons surtout voulu dire le chemin.* »

Danielle Maurel



Zoom : C'est encore la catacrise !

Les clowns du Théâtre du Réel vont encore frapper ! Après une saison 1 réussie qui a donné lieu « aux préparations enragées d'un match de foot, au vol d'un quadricycle à pédales, à l'arrestation et la contestation de l'OQTF de Géraldine, à un accident de quadricycle à pédales, au départ de Lenny pour Palavas-les-Flots, à un mariage blanc, à l'expulsion de Suzi et à bien d'autres magouilles et cabales en tout genre ». Après donc cette saison 1, les agitateurs juchés sur leur quadricycle coloré partent à la conquête d'autres territoires martinérois. Ou plutôt au questionnement ludique de nos petites frontières de quartier, de rue, de tout et de rien. La saison 2 promet d'autres péripéties, une fête des voisins, des émotions culinaires, et surtout de mieux connaître Suzi, Bergamote, Géraldine, Blaise et Platino à travers leurs souvenirs, leurs origines, leurs départs et leurs arrivées...



Fabuleux murmures ■

Entourée du GRIM(M), un groupe d'artistes de rue qu'elle a fédéré, la conteuse Jennifer Anderson racontera *Amina* ou *Petit apologue sauvage*, un récit de vie transformé en allégorie. Une façon de s'interroger, sur le mode de la fable animalière et dans un dispositif particulier, sur nos origines et notre devenir en tant qu'espèce humaine.

Soucieuse de trouver des manières douces et originales de transmettre un répertoire de récits oraux dans les espaces publics et les lieux passants, Jennifer Anderson a constitué, il y a deux ans, le GRIM(M), Groupe de conteurs impromptus mobiles (et masqués), qui incorpore aussi des musiciens. Ensemble, ils ont mis au point une « machine à chuchoter », un appareil de diffusion sonore pourvu d'une série de tuyaux acoustiques, qui fait plutôt penser, de prime abord, à une pipe à eau ou une trapeuse : autour d'une « bouche », un lieu d'émission, un faisceau de conduits se branche directement aux oreilles d'un petit auditoire, et, à travers les écouteurs, la parole émise rend un timbre quasi radiophonique. « L'idée était de pouvoir intervenir dans des espaces fréquentés et bruyants sans être intrusif, sans ajouter du bruit au bruit, mais d'être au contraire dans un rapport de proximité, d'intimité », indique la conteuse. Mobile et légère, cette structure se prête idéalement à l'effet recherché. Elle a donc été abondamment expérimentée, notamment en milieu scolaire, où elle a connu un franc succès, donnant à l'auditeur la possibilité de raconter à son tour.

Comme elle aime à le faire, Jennifer Anderson a suscité auprès de personnes des souvenirs, des témoignages, des anecdotes, toute une matière biographique fabuleusement propice à l'affabulation, à la fiction. L'un de ces récits de vie, revisité, réécrit, métamorphosé par le collectif sous forme de fable, a donné ce *Petit Apologue sauvage* qui sera créé dans le cadre du Festival des arts du récit en Isère. La machine à chuchoter est ici remplacée par un autre dispositif adapté à un public plus large, mais néanmoins suffisamment restreint pour conserver le sentiment de proximité.

Le public est conduit dans l'espace où est chuchotée l'histoire, un lieu semblable à la conque d'une grande oreille. Là, les animaux de la fable, rassemblés autour de la narratrice, l'accompagnent à la manière d'un chœur antique. Sous les aspects d'une quête, explorant l'infime écart qui différencie l'être humain des autres espèces, le récit commence, remontant le fil d'étonnantes filiations ou s'aventurant dans les méandres labyrinthiques de l'avenir.

Jean-Pierre Chambon



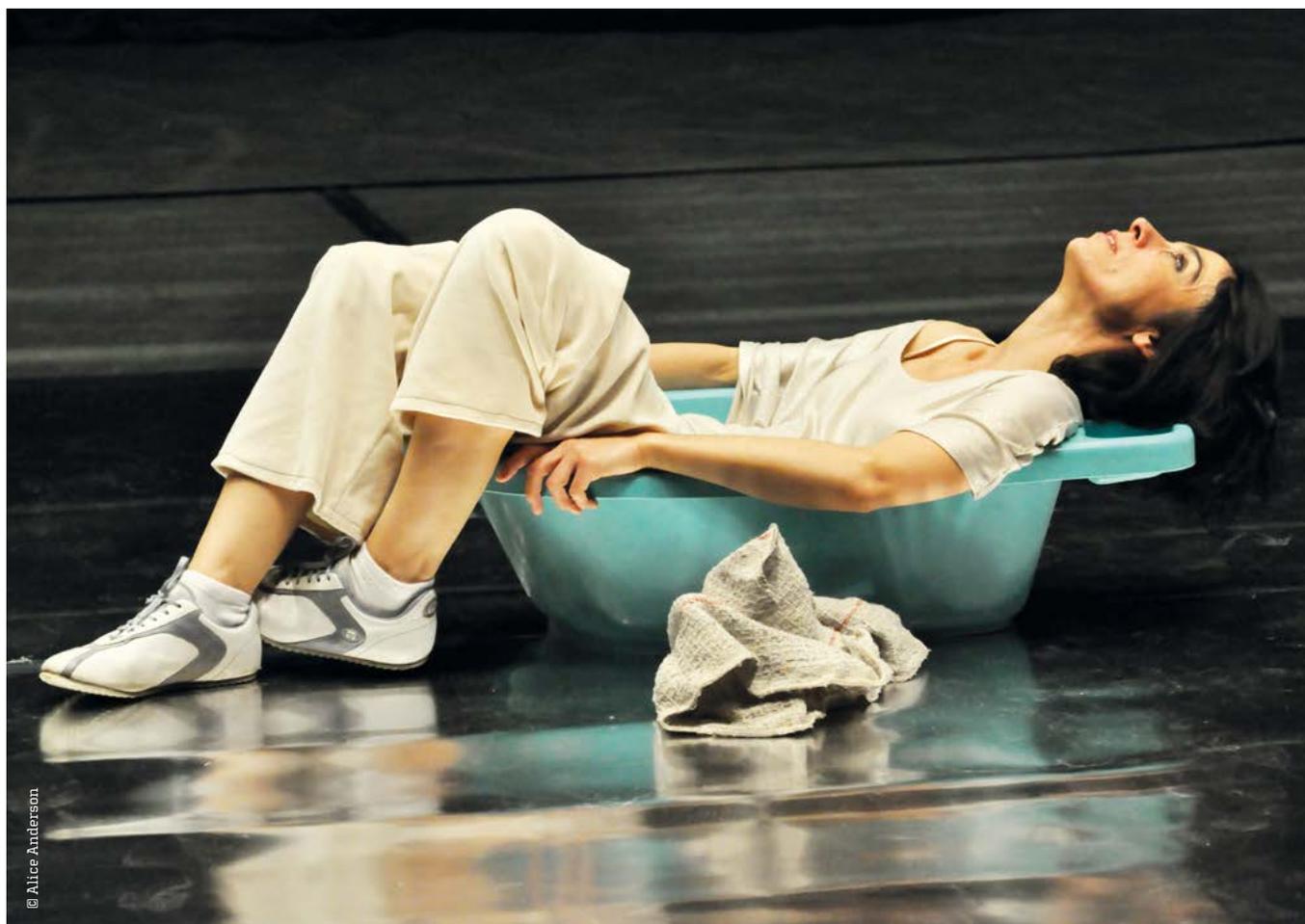
© Maryline Messina

Amina ou *Petit apologue sauvage*, par le Groupe des conteurs impromptus mobiles (et masqués) et la Cie Ithéré.

Mardi 15 mai à 18h30 place Karl Marx, mercredi 16 mai à 17h dans le parc de la clinique du Grésivaudan, à La Tronche (gratuit).

Dans le cadre du Festival des arts du récit en Isère.

Jennifer ou les contes d'Anderson ■



© Alice Anderson

7

Jeune, elle était plutôt taiseuse, confie-t-elle. Jennifer Anderson a d'ailleurs commencé par des pratiques artistiques muettes, la danse d'abord, puis la musique et les arts plastiques, avant de devenir comédienne professionnelle et de travailler pour le théâtre, dix ans durant, à Paris. C'est en arrivant à Grenoble qu'ayant poussé la porte d'un atelier amateur, elle découvre l'art de conter. Subjuguée, elle se passionne pour la littérature orale et se lance dans l'art narratif.

Elle approfondit sa formation auprès de Muriel Bloch, avec qui elle élargit et affine ses connaissances du répertoire merveilleux, et de Didier Kowarsky, qui la fait travailler sur les attitudes corporelles du conteur. Remarquée par Henri Touati, alors directeur du centre des Arts du récit, elle devient conteuse professionnelle. Avec la dramaturge Marie-Christine Bras, une complice qu'elle connaît depuis ses années de théâtre, elle fonde la

compagnie Ithéré, qui lui permet de proposer des projets et de solliciter la collaboration d'autres artistes, elle qui dit aimer les mélanges et la confrontation avec différents champs artistiques. Mais il lui arrive de travailler aussi avec des partenaires scientifiques, ainsi a-t-elle créé des spectacles avec des chercheurs en astronomie, faisant dialoguer art et science.

« Lorsque je raconte, c'est un peu comme si j'étais cinéaste, il faut sans cesse choisir des plans et des points de vue, mais c'est surtout un travail d'esquisse, car les images doivent être seulement suggérées pour laisser à l'auditoire la faculté de se faire sa propre vision mentale. »

Comme conteuse, Jennifer Anderson a aussi développé un sens de l'écoute des autres : des collectages de récits de vie sont souvent à la base de l'élaboration de certaines de ses créations.

J-P. C.

Ukulélé, liberté, joyeuseté ■

La treizième édition du Bal de la liberté aura lieu le 4 mai prochain sur la place du village de Saint-Martin d'Hères. Animé pour la deuxième fois par le Big Ukulélé Syndicate (BUS), le bal du vendredi soir verra les couples guincher au son des guitares hawaïennes. Étonnant, non ?



*Bal de la liberté,
avec le Big Ukulélé Syndicate
Vendredi 4 mai – 20h30
Place de la Liberté, le Village*

Il a un tout petit coffre et seulement quatre cordes, ne figure pas (encore) sur la liste officielle des instruments de conservatoire, n'évoque rien de noble. Et pourtant, le "ukulélé" est en train de conquérir ses lettres de noblesse, grâce à une formation musicale improbable et grenobloise. Porté sur les fonts baptismaux par la Cie Intermezzo fin 2013, le Big Ukulélé Syndicate (BUS) a entrepris de sortir de l'ombre exotique où elle somnole généralement, cette drôle de petite guitare. Douze musiciens professionnels de la scène locale composent la formation, accompagnés

d'un chanteur et d'une chanteuse, et – dans la version bal – d'un danseur et d'une danseuse.

Leur répertoire en concert ? Depuis le début, la joyeuse bande se régale de reprises de grands standards rock : Nirvana, ACDC, Police ou encore The Cure forment l'essentiel de leur bagage. Le BUS comme un voyage affranchi de trop de sérieux, comme une exploration des (im)possibles ? Depuis les premières tournées, le "syndicate" a étendu son territoire bien au-delà de ses bases historiques, mais il a aussi trouvé de nouveaux terrains artistiques. Ainsi,

en 2017, quatre jours passés au festival *Châlon dans la rue* devant un public, marquent sans doute un tournant pour Erwan Flageul – co-fondateur d'Intermezzo – et ses camarades, renouvelant le public et la notoriété de cette expérience hors du commun.

Valse, tango et ukulélé

Faire ce qui est a priori impossible avec un ukulélé, telle est la ligne de conduite intangible du BUS. Elle s'applique à la forme concert, mais aussi à l'autre fleuron de la formation : le « *bal interactif festif théâtralisé* ». Invités une première fois en 2014 à animer le Bal de la liberté, les musiciens y ont testé – et depuis peaufiné – une

formule dont le succès ne se dément pas. Tout d'abord, le bal ce n'est pas « *trois petits tours et puis s'en vont* ». Non. Le bal, ça dure, ça dure des heures, pas moins de trois heures en l'occurrence. « *Ça laisse du temps pour faire connaissance, confirme Erwan Flageul, d'être vraiment ensemble pour s'amuser...* ». Le temps aussi pour les deux danseurs du BUS d'accompagner le public, de faire des démonstrations, d'entraîner les timides, de motiver les troupes. Sous les platanes au cœur du village, le Bal de la liberté évoque naturellement les bals populaires d'antan. « *Nous revisitons les fondamentaux du répertoire, en les détournant un peu bien sûr...* »

D.M.



Le bal, un moment politique

C'est en 2005 qu'a eu lieu à Saint-Martin-d'Hères le premier Bal de la liberté, une initiative conjointe de la ville et des associations d'anciens combattants réunies dans le comité du 8 Mai 1945. Il s'agissait, lors du 60^e anniversaire de la victoire alliée sur l'Allemagne nazie, de rappeler la liesse populaire, l'immense sentiment de délivrance après les années noires de l'Occupation.

Dansa-t-on réellement le 8 ou le 9 mai sur la place du village ? Un peu partout en France, des bals s'improvisèrent dans la rue, sur les places, sous le signe du swing et du musette : les musiciens amateurs ressortirent leurs instruments, les cliques et les fanfares se reconstituèrent hâtivement.

Il faut rappeler ici que les bals avaient été interdits en 1939 à l'entrée en guerre du pays, cette interdiction étant ensuite maintenue par Vichy, ce qui n'empêcha pas les bals clandestins. Il ne faut pas exagérer non plus la frénésie spontanée des foules retrouvant le plaisir de danser. Poids des souffrances et des destructions, pensée des absents, restrictions : autant d'ombre sur une fête sans doute largement fantasmée.

Toujours est-il que l'invention il y a treize ans de ce Bal de la liberté est là pour rappeler que le bal populaire a longtemps été un moment fusionnel et politique, scandant les luttes et les victoires comme celles du Front populaire en 1936. Dans les années d'après-guerre, Saint-Martin-d'Hères a gardé la trace de certains de ces bals d'espérance et de solidarité, comme celui des républicains espagnols en 1953.

Petits cinéphiles deviendront grands ■

La sixième édition du festival Trois petits pas au cinéma aura lieu du 18 au 25 avril prochain. Plus qu'une simple programmation, l'événement se veut une série de moments d'exception et de partage pour les très jeunes spectateurs. Toute l'équipe de Mon Ciné et ses partenaires se mobilisent huit jours durant pour rappeler que le cinéma est une fête à tout âge.

Pour sa 6^e édition, le festival martinérois du film pour les tout petits, Trois petits pas au cinéma a placé sa programmation sous le double signe du crocodile et des petits bricolages ! Adapté aux différents âges – 2 ans, 4 ans et 6 ans – le programme compte cette année deux avant-premières : *La Grande aventure de Non-Non*, un film d'animation de Matthieu Auvray (sortie octobre 2018) et *Paddy la petite souris*, de la productrice et réalisatrice suédoise Linda Hambäck. À noter la diffusion du long métrage tchèque *Katia et le crocodile*, co-réalisé en 1966 par Jan Kucera et Vera Simkova, cette dernière ayant consacré toute sa carrière au cinéma pour enfants. Cette comédie raconte comment tout un quartier est mis en émoi par une bande d'animaux en fugue – dont un crocodile – que la jeune Katia et ses amis s'emploient à ramener au bercail.

10

Autre film culte, créé en Croatie en 1967 par Zlatko Grgic, *Professeur Balthazar* est un éloge du bricolage poétique, de l'imagination qui surmonte les grands et les petits tracassés et rend le monde plus beau.

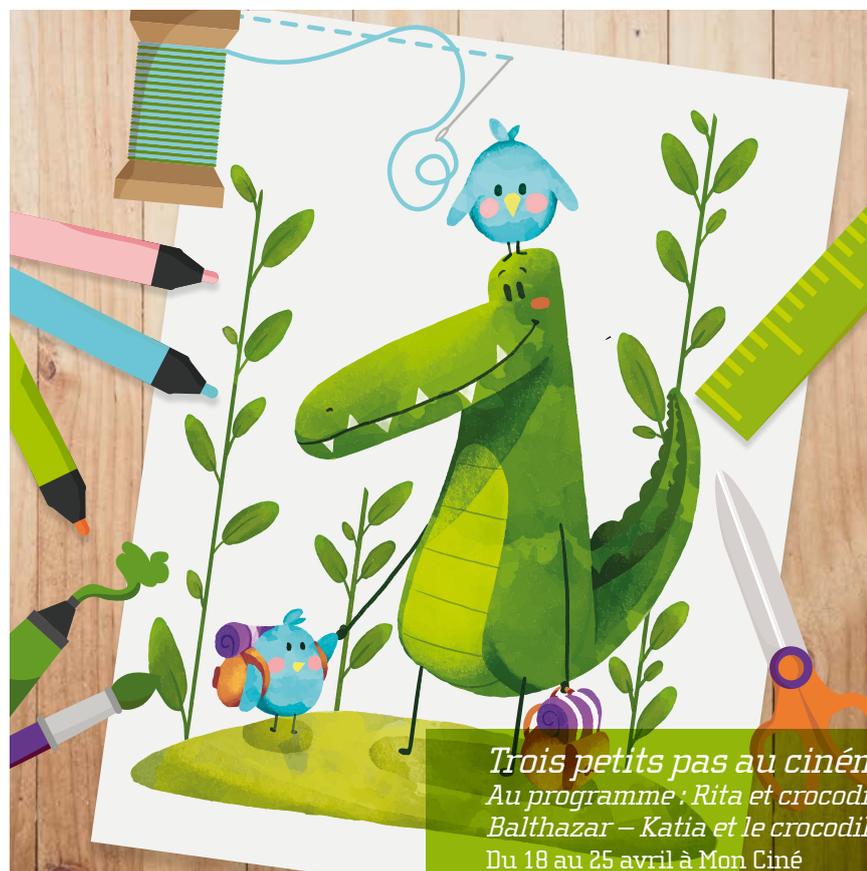
Le cinéma est une fête

Une programmation prometteuse, donc, qui alterne courts et longs métrages, créations récentes et classiques du cinéma jeune public, et surtout privilégie des films qui prennent l'enfant au sérieux tout en les divertissant. Mais *Trois petits pas au cinéma* c'est bien plus que cela. C'est accompagner le jeune spectateur, lui faire découvrir les réalités et les secrets d'une salle de cinéma, Mon Ciné, revêtant pour l'occasion ses habits de fête avec une exposition dans le hall et un espace ludique. C'est offrir aux très jeunes enfants, qui vivent pour certains

Chaque séance est présentée par l'équipe de Mon Ciné et ensuite commentée avec les adultes, le son est modéré, les lumières s'éteignent en douceur, la durée de la séance est adaptée à chaque âge.

leur première expérience du grand écran et de la salle noire, un moment réussi. Être spectateur, c'est voir, dire et partager. Une place importante est faite aux moments d'échange et de rencontre avec des professionnels du cinéma ou des partenaires de la salle martinéroise, mais aussi aux ateliers et aux moments festifs. Tous les moyens joyeux sont bons pour donner à chaque séance une suite, un ancrage sensible et créatif.

D.M.



Trois petits pas au cinéma

Au programme : *Rita et crocodile* – *Pat et Mat déménagent* – *Professeur Balthazar* – *Katia et le crocodile* – *La Grande aventure de Non-Non...*

Du 18 au 25 avril à Mon Ciné

« Personnaliser une ville qui a beaucoup changé » ■

Directeur général adjoint de la ville de Saint-Martin-d'Hères en charge du développement urbain, Rémy Tranchant est urbaniste de métier. L'espace public et l'identité visuelle de la ville le concerne : quels sont le sens et l'intérêt pour la ville d'ouvrir son territoire au Grenoble Street Art Fest ?



11

« Depuis quelques années, la ville accomplit une mutation. Son paysage change, se structure. De l'assemblage de quartiers qui la constituait encore il n'y a pas si longtemps, elle est devenue une ville à part entière, une ville contemporaine en plein développement, et il y a peut-être dès lors nécessité de re-personnaliser son image. L'art — par le sentiment de beauté qu'il produit et l'imaginaire auquel il fait appel — peut contribuer à accompagner et à marquer cette transformation. C'est pourquoi la Ville a souhaité s'inscrire dans ce festival selon une vraie dynamique temporelle.

L'aménagement urbain répond à trois dimensions : fonctionnelle, sociale et symbolique. L'intervention d'artistes dans la ville concerne cette dernière. Il s'agit, en faisant appel à l'émotion, de mettre en scène la ville, de la charger d'un imaginaire collectif. Cette démarche s'inscrit d'ailleurs dans une certaine continuité de l'histoire culturelle de Saint-Martin-d'Hères, où des fresques avaient jadis orné des murs de la commune, dans l'esprit de celles

qui avaient accompagné des mouvements sociaux en Amérique latine, à Lisbonne ou en Irlande du Nord.

Sur l'avenue Gabriel Péri, entre les deux entrées du domaine universitaire, des artistes devraient donner à lire le paysage urbain d'une manière différente à ce que nous en percevons aujourd'hui. Cette avenue est appelée à devenir un boulevard urbain dans les vingt ans futur : l'irruption de l'art sera le premier signe de cette transformation.

D'un point de vue sociologique, l'accueil du street art correspond bien à l'énergie d'une ville comme Saint-Martin-d'Hères, qui favorise l'ouverture à la culture, à la créativité. C'est une belle idée qui arrive au bon moment dans le développement social et urbain de la commune. Tandis qu'à Grenoble, à mon sens, on est davantage dans l'idée d'un musée à ciel ouvert, à Saint-Martin-d'Hères, ce sera l'acte de personnaliser une ville qui a beaucoup changé. »

Propos recueillis par J.-P.C.

L'art court les rues ■

Initié par la galerie Spacejunk, le Grenoble Street Art Fest ambitionne d'enrichir l'espace public d'œuvres d'art de tailles et de sujets divers. Ce festival, est-il annoncé, est le premier en Europe à montrer le street art dans la pluralité de ses pratiques. La ville de Saint-Martin-d'Hères a souhaité s'y associer et rejoindre Grenoble, Fontaine et le Domaine universitaire, renforçant ainsi la dimension métropolitaine de l'événement, dont la 4^e édition aura lieu du 1^{er} juin au 1^{er} juillet.

Deux grands axes de la ville — l'avenue Gabriel Péri et l'avenue Ambroise Croizat — ont été retenus pour accueillir des œuvres sur les façades qui les bordent : à l'heure où nous mettons sous presse, la concertation est encore en cours avec les copropriétés concernées.

Comme les années précédentes, la sélection des artistes sollicités fera se côtoyer des artistes locaux et des artistes de renommée internationale : leur travail d'atelier sera exposé parallèlement dans les salles de l'Ancien Musée de Grenoble. Le festival sera jalonné de diverses propositions : réalisations in situ, dévoilement d'œuvres, vernissages d'expositions, rencontres, visites guidées, conférences et projections de films, sans oublier des actions organisées en direction du public scolaire. Une cinquantaine de médiateurs seront délégués, pendant la durée du festival, pour présenter les artistes et donner des clés de compréhension des œuvres.

« Sans délaisser les réalisations abstraites, nous privilégions les œuvres porteuses de messages », explique Jérôme Katz, fondateur et directeur de Spacejunk et coordinateur du Grenoble Street Art Fest. « Avec le street art, nous voulons donner envie de regarder la ville autrement, avec des œuvres qui incitent à la réflexion ou simplement font sourire. »

Déjà riche d'une longue histoire, si l'on fait remonter ses prémices au muralisme mexicain d'il y a un siècle, l'art urbain englobe aujourd'hui diverses techniques — du maniement de la bombe aérosol et du pochoir à l'installation, comme avec Isaac Cordal, l'invité de l'Espace Vallès, en passant par l'autocollant, la mosaïque ou la projection vidéo — et met en valeur une variété de styles et de personnalités. « Il apparaît chaque jour de nouvelles formes et de nouveaux artistes », s'enthousiasme Jérôme Katz.

Art éphémère, sauvage, transgressif et jouant avec l'illégalité lorsqu'il a écloré, le street art est aujourd'hui présent dans les galeries et les institutions, et ses représentants, dont certains ont atteint une cote non négligeable sur le marché de l'art, peuvent désormais intervenir sur commande avec l'agrément des pouvoirs publics. Est-ce un contresens, a-t-il perdu de son pouvoir satirique ? La réponse ne peut pas être univoque, tant la pratique est en plein bouillonnement. Mais c'est d'abord par leur créativité et la qualité de leurs réalisations que les artistes du graff ont ravi les suffrages populaires et suscité les encouragements et les sollicitations. En tatouant la peau des murs, cet art de la rue qui vise à poétiser la ville et à questionner le réel ne manque pas ainsi d'interroger le rôle et la place de l'artiste dans la cité.

J.-P.C



© Andrea Berlesse

*Grenoble Street Art Fest,
4^e édition,
du 1^{er} juin au 1^{er} Juillet*

Écrire sur les murs ■

Écrire sur les murs : c'est le thème du projet mené, avec l'aide de Spacejunk, par les ateliers sociolinguistiques du CCAS.

Pilotés par le CCAS, des ateliers sociolinguistiques permettent d'accueillir dans les maisons de quartier de Saint-Martin-d'Hères des personnes qui ne maîtrisent pas, ou très peu, la langue française. Dans les groupes projets, où il ne s'agit pas de cours d'alphabétisation ou de français langue étrangère, précise Mahjoub Selmi, coordinateur de l'action sociale de proximité, mais de « *donner une première clé à ces personnes pour qu'elles s'améliorent à l'oral, qu'elles acquièrent une certaine autonomie, tout en les plaçant dans une démarche d'intégration à la société française* ».

Dans ce cadre, la conduite d'un projet aide à soutenir l'attention du groupe de participants, à les motiver en les impliquant personnellement et en suscitant leur témoignage. Ces deux dernières années, le projet choisi avait ainsi porté respectivement sur l'identité d'expatrié ressenti par chacun et les traces du patrimoine dans le paysage familial comme pont entre hier et aujourd'hui. Cette année, Marie-Christine Olivier a proposé, comme projet des ateliers sociolinguistiques qu'elle coordonne, de favoriser l'expression en « *écrivain sur les murs* ». Les mots et le message ingénus de la chanson de Demis Roussos, *On écrit sur les murs*, dont les chanteurs du groupe juvénile Kids United ont repris la ritournelle, ont servi de déclencheur. Cette action sera menée avec le réseau grenoblois de street art Spacejunk. L'objectif est de réaliser une inscription dans l'espace public. Des ateliers d'écriture et d'initiation à la calligraphie et au pochoir doivent préparer les participants, qui bénéficieront aussi d'une visite guidée des peintures murales du quartier Championnet et d'une projection de *C'est assez bien d'être fou*, un road movie documentaire d'Antoine Page réalisé en compagnie du graffeur Bilal Berreni (alias Zoo Project). Cet artiste, admirateur du peintre Ernest Pignon-Ernest et originaire du quartier de Belleville à Paris, s'était fait connaître pour être allé en Tunisie dessiner les victimes de la révolution puis les réfugiés de la guerre civile libyenne, avant d'aller redonner vie par le trait aux fantômes des marins d'une épave échouée sur le sable de la mer d'Aral asséchée. Artiste engagé, baroudeur et prolifique, Bilal Berreni a été victime d'un meurtre sordide en 2013 à Détroit, aux USA. Il avait vingt-trois ans.

J.-PC



© Andrea Berlesse

La comédie humaine, modèle réduit ■

Le sculpteur Isaac Cordal utilise les recoins des villes comme décor pour y disposer de petits personnages qui nous ressemblent étrangement, créant un microcosme poétique, mais inquiétant, et montrant un autre aspect du street art. Ses œuvres sont à découvrir à l'Espace Vallès et dans les alentours.



14

© Isaac Cordal

Alors que nombre de pratiquants du street art font dans le monumental et le spectaculaire, le sculpteur espagnol Isaac Cordal (né en 1974, il partage sa vie entre la Galicie, la Belgique et l'Angleterre) œuvre dans la discrétion, prenant un malin plaisir à fondre ses interventions dans l'environnement quotidien. Les figurines qu'il dissémine dans le paysage urbain — il a opéré à Berlin, Barcelone, Nantes, Zagreb, Nantes ou Malmö, etc. —, réalisées en béton, ne mesurent guère plus qu'une quinzaine de centimètres de hauteur.

Ses statuettes à la taille de jouets créés à notre image, Isaac Cordal les installe dans les replis de la ville — rebords de fenêtres ou de trottoirs, bouches d'égout, anfractuosités de murs ou flaques d'eau — qu'il utilise comme un décor de théâtre, une scénographie pour de microcosmiques mises en scène propres à surprendre le passant. Les individus de ce peuple lilliputien rejouent la comédie humaine, une tragicomédie qui tient davantage de Kafka que de Balzac. Échantillons d'une masse d'individus

grégaire portant attachés-cases et smartphones, ils obéissent au parfait conditionnement qu'a engendré une certaine robotisation des esprits, et qui les expose à des conséquences plus qu'inconfortables.

Par les situations cocasses et parodiques dans lesquelles il place ses personnages, Isaac Cordal, comptant sur un effet miroir, voudrait nous faire nous alarmer sur nos comportements face aux graves menaces que font peser le système économique qui nous gouverne, le mode de vie qu'il induit, les inégalités qu'il provoque et les déséquilibres qu'il suscite. Le recours au minuscule produit paradoxalement ici un effet grossissant : le changement d'échelle conduit à focaliser le regard. « *Mon travail se veut une réflexion sur notre modèle de vie* », confie l'artiste lors d'un entretien. « *J'essaie d'utiliser l'humour, mais il ne s'agit jamais d'une plaisanterie : l'humour est une façon d'habiller le drame.* »

J.-P.C.



La comédie humaine
Exposition d'Isaac Cordal

Du 31 mai au 7 juillet
à l'Espace Vallès
dans le cadre du Grenoble Street Art Fest
Vernissage jeudi 31 mai à partir de 18h30

© Isaac Cordal

- **Quinzaine artistique du CRC - Erik Satie, musique**
Jusqu'au vendredi 6 avril
- **Birds sur la branche,**
Compagnie Sylvie Guillermin, danse, cirque, musique
Samedi 7 avril, 19 h, L'heure bleue
- **Y ci où vers, David Poullard, dans le cadre de Paysage > paysages**
jusqu'au samedi 14 avril, Espace Vallès
- **Festival Trois petits pas au cinéma, rendez-vous cinématographique pour les tout-petits (de 2 à 5/6 ans) et leur famille**
Du mercredi 18 au mercredi 25 avril
- **Wild Plants, de Nicolas Hubert, ciné-rencontre en présence du réalisateur et de la monteuse du film Simone Fürbringer**
Jeudi 19 avril, 20 h, Mon Ciné
- **Le chemin de la maison, Théâtre du Réel en résidence, Création, théâtre**
Mercredi 25 avril, 20 h, L'heure bleue
- **Festival Palestine en vue**
Un long été brûlant en Palestine, de Norma Marcos,
en présence de la réalisatrice
Jeudi 25 avril, 20 h, Mon Ciné

Je peux télécharger
Périphériques sur
www.saintmartindheres.fr

Je souhaite recevoir
gratuitement les
prochains numéros.

- par courrier
 par e-mail

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

Code postal :

Ville :

.....

E-mail :

.....

Coupon à retourner à :

Maison communale
Direction des affaires culturelles
111 avenue Ambroise Croizat
CS 50007 38401 Saint-Martin-d'Hères
Cedex
contact-mairie@saintmartindheres.fr

- **Déluge, journée perturbée pour clown optimiste,**
Compagnie sans gravité, cirque, magie, clown
Vendredi 4 mai, 20 h, L'heure bleue
- **Bal de la Liberté, Big Ukulélé Syndicate,**
Vendredi 4 mai, 20 h 30, place de la Liberté, le Village
- **Festival des Arts du Récit**
du jeudi 10 au vendredi 25 mai
les mercredi 16, jeudi 17, vendredi 18 mai, Espace Culturel René Proby
- **Petits apologues sauvages, GRIM[M],**
création 2018, L'heure bleue hors les murs, récit, musique
Mardi 15 mai, 18 h 30, place Karl Marx, mercredi 16 mai, 17 h,
La Tronche, parc de la clinique du Grésivaudan
- **Grenoble Street Art Fest**
du vendredi 1^{er} juin au dimanche 1^{er} juillet
- **La comédie humaine, Isaac Cordal,**
du jeudi 31 mai au samedi 7 juillet, Espace Vallès

- **Vies violences – Volet 2 : les gens d'à côté,**
Compagnie Malka et jeunes amateurs, danse
Samedi 2 juin, 20 h, L'heure bleue
- **Foul' Baz'Art(s),**
Vendredi 8 et samedi 9 juin, quartier Renaudie
- **Parc en fête !**
Samedi 23 juin, parc Jo Blanchon